

## CHRONIQUE DU MILIEU

---

### « De musique et de politique »

- Manon Payeur -



Il est de ces personnages dont le propos résonne encore longtemps après leur rencontre, comme un air qui nous trotte dans la tête. Gilles Hunter fait partie de cette catégorie un peu marginale, de ces créateurs un peu fous qui roulent leur bosse sans faire de vague.

D'entrée de jeu, le barde annonce ses origines locales malgré un patronyme écossais. Survol de ses débuts musicaux dès l'âge de 4 ans, puis de la révélation de son réel talent pour la musique. Après des années à interpréter les autres, Gilles se met à la composition et découvre l'écriture. Pour gagner sa vie, il accompagne les personnalités qui ont fait les beaux jours du Café de l'Est, et endisque quelques titres sous étiquettes de vinyle. Dans ce Québec qui s'émancipe sous les Charlebois et les Belles-Sœurs de Tremblay, la critique officielle lui reproche alors sa prose trop « français de France ».

Le pianiste tourne délicatement les pages jaunies et racornies d'un Scrapbook d'articles de journaux. Car dans ses bagages, il y a une trentaine d'années à l'École des Bars enfumés. « C'est la musique qui m'a fait vivre, qui m'a permis d'élever mes enfants, de m'occuper de la maison. »

Aujourd'hui à la croisée des chemins, il enseigne à son école de musique et gère son magasin de musique depuis une dizaine d'années. Mais son bébé, c'est son studio : « Certains optent pour une auto neuve tandis que moi, je me suis payé un studio d'enregistrement. » Car maintenant que les enfants sont grands, que les cheveux sel et poivre sont sagement attachés et que chaque ride est bien assumée, l'artiste choisit de faire de la musique avec ses chums, de réaliser un album, de louer une petite salle pour y jouer, même si elle reste à moitié-vide ou que le disque se vend peu.

Le piano demeure son premier amour, bien qu'il joue de plusieurs instruments avec la même aisance qu'il joue avec le poids des mots. Je le questionne sur ses influences, il répond : « un brin d'Aznavour pour la sensualité, un soupçon de Bécand pour l'explosif, la profondeur et le charisme de Lama, du Salvador pour la saveur latino ». Et j'ajouterais : du Dan Bigras, un peu pour la voix.

Son album encore tout chaud propose douze nouvelles chansons qu'il interprète dans son spectacle, entremêlées des pièces choisies sur l'ensemble de ses cahiers d'écriture. « Mes histoires demeurent intemporelles. » Ses sujets de prédilection : l'Hommerie, l'Amour, la dualité des sexes... Il puise son inspiration de ses années de cabarets, au hasard de ses rencontres et de ses observations sur la vie.

« Je m'offre un privilège et ça se transpose sur scène : je ne suis pas là pour impressionner, seulement pour me payer un trip à ma façon ». Ni crooner, ni rocker, difficile de coller une étiquette à celui qui fuit les stéréotypes. Il joue toujours avec passion, qu'il arbore le Tuxedo ou qu'il affiche un look de rastaquouère pas rasé, accompagné sur scène par de fidèles complices à la contrebasse et à la batterie.

### Quand on connaît la musique

Au fil de l'entrevue, la discussion prend une tangente à saveur polémique. Place au discours de l'autre Gilles Hunter, outsider du circuit commercial, qui nomme les travers de l'industrie. Voilà le rebelle qui

s'anime et cause du monopole des multinationales des médias, celui qui exerce un pouvoir de vie ou de mort sur les « produits » culturels destinés à la masse, celui qui ouvre – ou pas - le gros robinet de la diffusion réseau sur les ondes radios, les émissions de télé musicales, et les publications populaires. Il dénonce l'importance démesurée accordée à l'image par rapport au talent et règle ses comptes avec le système de distribution en place.



« À tous les ministères de la Culture et aux Services culturels des municipalités: cessez de construire des salles si grandes que les artistes méconnus ne peuvent ni se payer, ni remplir. Ce dont nous avons le plus besoin, ce sont ces petites salles qui ne servent plus, pouvant contenir une centaine de sièges, et qui sont plus facile à remplir. L'ancienne chapelle du Foyer St-Antoine, dans le Vieux-Longueuil , en est un bon exemple. » Il explique que la formule est très exploitée en Europe où ça fonctionne à merveille, que c'est un concept applicable tout autant pour le théâtre, la danse, les créations scéniques qui ne peuvent pas envisager une grosse salle.

« Parce qu'en plus de viser les têtes d'affiches, les salles à 800 sièges produisent souvent des shows qui doivent être subventionnés pour être rentables, en plus de devoir donner quantité de billets afin de remplir un minimum de sièges. Les règles du jeu servent à remplir les poches de pleins d'autres intérêts, c'est de la petite politique faite sur le dos des artistes. »

Paradoxe : ce sont les plus gros vendeurs de disques et de shows qui profitent des argents du contribuable, alors que ce sont davantage les artistes inconnus qui devraient en bénéficier le plus. « Mon disque a été rendu possible sans aucun sous de l'État, aucune subvention de l'industrie : j'ai payé le studio, la production de l'album, la salle, le show. » . Enfin, il souhaite que la radio consacre un créneau à la chanson d'ici, ne serait-ce qu'une petite heure hebdomadaire pour donner rendez-vous aux belles découvertes, avec des auteurs-compositeurs encore méconnus.

Interrompus tantôt par le téléphone, tantôt par un client pour une corde de guitare, notre rencontre se conclue par ses réflexions opiniâtres sur la relève. Mais attention : malgré son tempérament bouillant et sa grande indépendance d'esprit, Gilles n'a rien d'un has been amer; il dégage même une sérénité très zen. « Je prends encore des risques, à condition d'avoir du fun. À 55 ans, c'est ce qui compte le plus. »

(Vous pouvez vous procurer l'album « Sur les chemins de la Vie » les soirs de spectacles ou directement chez Gilles Hunter Musique, rue Ste-Hélène, arrondissement Vieux-Longueuil.)